



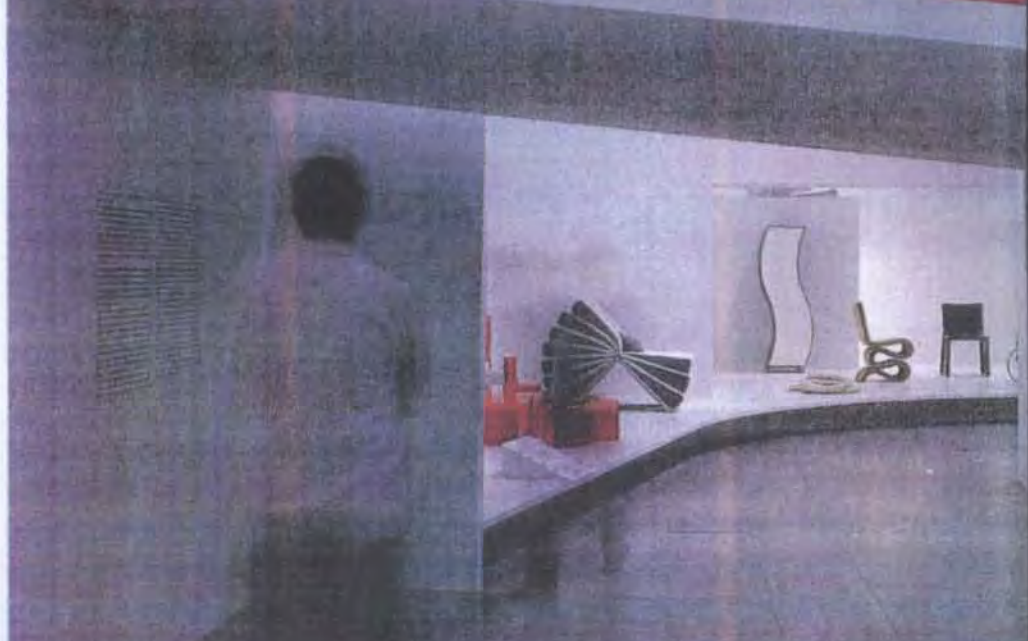
PEDRO FERRER, AUTEUR DU DESIGN

Comment Francisco Capelo, touche-à-tout de gé Lisbonne ouvre so

Cet homme-là est une pile atomique. Il court, rit, parle, virevolte, observe, réagit, provoque, témoigne de son amitié comme d'autres de leur méfiance, s'extasie, s'enthousiasme et conclut chacun de ses gestes, chacune de ses phrases, d'un grand sourire et d'un regard interrogateur. Quelle angoisse se cache donc derrière tant d'agitation? Celle de la mort, dont il parle sans cesse. La sienne, qu'il imagine arriver « peut-être demain ». C'est cette angoisse qui a fait un collectionneur compulsif, un accumulateur insatiable, un amuseur public.

Déjà, à 10 ans, Francisco Capelo était présentateur vedette sur la télévision portugaise. Puis, étourdi à l'ordre, de brillantes études et, dix ans durant, un petit génie de la finance dans une banque d'affaires. En 1988, il prend la direction de *Record*, l'équivalent portugais de *l'Equipe*, dont il fait un succès populaire et financier. Puis, sans lâcher *Record*, il prend la direction de la SIC, une chaîne de télé populaire qui dépasse les 40% d'audience. Bref, le petit génie est sur orbite. Pour autant, le design n'est pas encore une compulsion chez lui, même si en 1972 il a acheté un trolley dessiné par l'Italien Cesare Colombo. Même si, depuis 1988, il est le conseiller de la collection d'art moderne et contemporain Berardo — du nom d'un autre tycoon portugais et l'un de ses plus riches amis —, aujourd'hui installée au musée d'Art moderne de Sintra.

À Londres, voilà tout juste quatre ans, que tout se joue. Invité à dîner par un marchand, Adrian Mibus, Francisco Capelo découvre un univers pop, à dominante rouge, et entièrement



Le musée de Sintra, installé au Centre culturel de Belém

réuni la plus extraordinaire collection d'objets contemporains

arche de Noé du design

LAMPE
«JACK LIGHTS»
 de Tom Dixon (1996).

meublé par Mourgue, Panton, Paulin... L'ébauche d'une collection. Enthousiasmé, il propose au marchand de créer avec lui une «énorme» collection. Refus poli de l'hôte. L'invité sort son chéquier et achète le tout. Trois ans plus tard, c'est l'ouverture du musée du Design au centre culturel de Belém, masse imposante édifiée par l'Italien Vittorio Gregotti et le Portugais Manuel Salgado face au monastère des Hiéronymites. Là, mis en scène par les scénographes Margarida Veiga et Paul Vanderbotmet, 300 pièces d'une exceptionnelle qualité, couvrant une période qui s'étend de 1937 à nos jours, se déploient sur quelques milliers de mètres carrés à la blancheur immaculée.

Tous les grands noms sont là : d'Adnet à Sottsass, de Quinet à Pesce, d'Eames à Prouvé, de Yanagi à Dubuisson, de Carlo Mollino à Alvaro Siza, de Kuramata à Dixon, d'Arad à Starck... Pas, ou si peu, d'absents. Un parcours époustouflant organisé en trois séquences : «Luxe», dominé par la logique de la commande, de la pièce unique pensée pour un usage et un espace particuliers ; «Pop», qui correspond à la fois à la découverte des lois du marché et à une libération du corps et des attitudes ; «Cool», qui illustre un esprit de création retrouvé et une maîtrise des techniques et des matériaux renvoyant presque à l'époque de l'objet unique. Une traversée du temps bien plus qu'un déroulement chronologique ; des rencontres fortuites bien plus qu'un catalogue ordonné par pays, par créateurs ou par typologies ; une mise en perspective des époques avec, notamment, l'exploitation en grands tirages photographiques de scènes symptomatiques, telle Madonna toute de Jean-Paul Gaultier vêtue.

Trois cents pièces en trois ans, il y a de quoi rêver. Cette rapidité explique à l'évidence les quelques «trous» de l'exposition... C'est mal connaître l'insatiable Capelo : sa collection comporte plus de 1 000 pièces (à titre de comparaison, la collection Vitra, privée elle aussi, compte 1 800 pièces, réunies en quelques décennies, et ne concerne que le siège...), mais l'«étroitesse» du lieu n'a permis d'en exposer que 30% ! Quand on s'étonne de cette boulimie, Francisco Capelo rétorque : «C'est grâce à l'esprit de collectionneur de Noé que ce qui

a été créé par Dieu n'a pas disparu dans les eaux du déluge. Noé, parce qu'il était lui aussi un collectionneur compulsif, a libéré du principe de la mort ce que Dieu avait créé...»

En réalité, Capelo veut laisser une trace profonde de son passage. Manière pour lui d'exercer une sorte de responsabilité sociale qui vient de loin. Ouvrir le Portugal au monde, à toutes les formes de création, telle est son irrésistible ambition. Une ambition amorcée avec la collection Berardo, continuée avec la création du musée du Design, dont le lieu, le fonctionnement, sont de la responsabilité du ministère portugais de la Culture, mais dont le fond lui appartient toujours en propre. La collection n'est pour l'instant qu'en dépôt, même si l'engagement est pris, à l'issue de dix années, d'en faire don à l'Etat, engagement doublé de la volonté de Capelo de continuer à l'enrichir sans relâche : «Oui, c'est un dépôt de dix ans, mais, si je meurs demain, la collection revient à l'Etat, j'ai déjà refait mon testament en ce sens».

La frénésie du vibron magnétique ne s'arrête pas là. Depuis six mois, il a commencé une nouvelle collection consacrée à la mode. Plus de 400 pièces déjà réunies, parmi lesquelles 30 modèles de Lacroix, 17 de Givenchy, 22 de Balmain, 12 de Schiaparelli... Et avec la volonté affirmée, une fois la collection suffisamment riche, d'en faire un musée de la Mode : «Je ne peux rien regarder sans immédiatement lui voir un destin muséal.»

GILLES DE BURE

■ *Museu do Design, Centro cultural de Belém, Praça do Imperio, 1400 Lisboa, Portugal. (351-1) 361.24.00.*



TABLE «ARABESCO»,
de Carlo Mollino (1950).

L'ÉVÈNEMENT DU 22 AU 28 JUILLET 1999